

Claudie Frangne

Introduction à la librairie du 17 octobre 2009.

***Le pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire*¹**

Après *Le pur amour de Platon à Lacan* (2002) et *La jouissance et le trouble* (2004), Jacques Le Brun analyse dans son dernier ouvrage *Le pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire* — paru en 2009 chez Gallimard dans la collection L'Esprit de la Cité — la « paradoxale décision » qu'est l'abdication : un geste de « retrait radical ou d'ultime refus » — celui du roi ou de l'empereur abandonnant le pouvoir — geste inouï, exceptionnel, un impensable, qui, de s'approcher d'une limite, vient révéler quelque chose quant à l'essence du pouvoir absolu. En elle-même, la notion d'abdication est paradoxale jusqu'au non sens : si le roi n'est pas roi de sa propre volonté, ni par le fait d'aucune volonté humaine — la couronne ne lui appartient pas — comment peut-il y renoncer ? La sacralité du pouvoir souverain ne rend-elle pas impensable l'abdication, par laquelle on renoncerait à une fonction dont on n'est pas le maître ?

À cet impensable répond une lacune de la théorie politique qui ne constitue pas l'abdication en objet de réflexion spécifique : pas de théorie politique, pas d'écrit théologique ni philosophique qui interroge ce geste exceptionnel. Un silence donc, qui contraste avec l'importance significative du geste et sa portée affective : pour pénétrer plus avant dans le paradoxe, un détour s'imposait par les figures historiques ou littéraires qui l'illustrent, puisqu'aussi bien elle a suscité une profusion de discours littéraires, moraux ou spirituels.

Je laisserai peut être à P.-A. Fabre le soin d'entrer en historien dans l'évocation des figures de l'abdication qui sont ici convoquées et analysées : on va de Dioclétien — exemple antique et inaugural, révélateur de toute l'ambiguïté du geste, entre la retraite philosophique et la déchéance — à Charles Quint qui abandonne l'empire pour se retirer au monastère des Hiéronymites, puis à la tragédie de l'abdication qu'est Richard II. L'œuvre shakespearienne scande les étapes d'une déconstruction de l'être-roi, montre une fascination de la perte, qui a à voir avec la pulsion de mort mais représente aussi peut être, à travers les étapes d'une annihilation, une tentative ultime de maîtrise de la finitude. Ce dernier geste peut certes s'interpréter dans les termes de la tradition spirituelle de mépris du monde et de retraite (l'*abnegatio*) mais, au-delà, il est porteur d'une puissante interrogation sur la force de négativité interne qui

¹ Ce texte, prononcé pour introduire la Librairie du 17 octobre 2009, est proposé sans modifications autres que formelles.

conduit le pouvoir suprême à s'annihiler. La non abdication de Philippe V est aussi à sa manière révélatrice des paradoxes du geste.

Mon propos n'est pas d'entrer dans le détail, nuancé, attentif à la complexité, de l'analyse que fait Jacques Le Brun de chacun de ces cas. Mais j'indiquerai le point tournant dans le fondement anthropologique de ces figures : un pivotement intervient en effet quand s'effectue la rupture avec la conception théologico-politique de la royauté représentée par la doctrine de Kantorowicz, doctrine des « deux corps du roi » : le roi a deux corps, l'un, naturel, contingent, mortel, l'autre, le corps politique, essentiel, qui ne meurt pas, la *politia* qui est au-delà de l'accidentel. Les vicissitudes du premier n'affectent en rien la capacité du corps politique : on comprend que, de ce corps politique, fait d'une étoffe mystique, dont il s'offre pour un temps à être le support ou le suppôt, le roi ne saurait disposer : dans ce contexte, l'abdication prend le relief particulier d'un impossible. Cette mystique de l'être roi va s'effacer pour céder la place à une conception qui fait du roi un individu : dès lors que se fait jour la notion de responsabilité d'un individu qui doit répondre de ses actes, de la politique qu'il conduit, de ses succès et de ses échecs, on passe d'une conception mystique de la royauté à une conception « psychologique ». Cette conception, dont s'inspire la pédagogie de Fénelon, s'impose à partir du XVII^e siècle, et vient donner à l'abdication un autre cadre interprétatif.

Un mouvement analogue, qui en est le fondement, intervient entre le XVI^e et le XVII^e siècle dans l'histoire de la mystique. Du Moyen Âge au XVII^e siècle, la théologie mystique a pensé l'homme comme élément d'une totalité hiérarchisée dans un cadre hérité du néo-platonisme (Plotin réinterprété par le Pseudo-Denys). Quand cette cosmologie se dissout, elle laisse la place à une vision centrée sur l'homme : la conception de la royauté s'en trouve sécularisée et dès lors s'ouvre l'ère du moralisme des lumières représenté ici par Bossuet ou Fénelon — que Jacques Le Brun a beaucoup fréquentés (*Le pur amour* et l'édition qu'il a donnée de Fénelon en témoignent). Ce tournant historique repéré, on comprend comment l'abdication pivote : dans la conception moderne, c'est sur l'homme pris dans sa double dimension individuelle et sociale et non comme partie d'un corps mystique que l'être roi repose. L'individu y porte la responsabilité de ses actes politiques et cela fonde en raison la pensée du moraliste et l'action du pédagogue.

À suivre le cheminement de Jacques Le Brun à travers ces figures de l'abdication, on se confronte à l'efficace d'un « impensable qui fait penser » — selon le titre du numéro de la revue *Le genre humain*, écrit dans les marges du livre.

Au-delà du « plaisir du texte », le lecteur, la lectrice analyste retrouve, à travers la déconstruction d'un objet historique complexe, quelques-uns des points que problématise le procès analytique, à sa fin notamment. Car les catégories issues de l'expérience analytique sont ici mises au travail sur un matériel historique, et cette démarche vient en retour éclairer le procès de

l'analyse — d'une lumière indirecte mais précise, décapante, qui, à l'exemple du mode d'action de la négation elle-même, dégage l'essence, redonne du tranchant à des positions analytiques — ailleurs érodées par un ressassement certain — qui ne font ici l'objet d'aucun énoncé (dans l'Index, Lactance est cité mais pas Lacan), saisies qu'elles sont dans la force de leur efficace, dans leur capacité opératoire en acte sur un matériel dont elles ont permis la collecte et guidé la construction.

Ma lecture propre s'est attachée plus particulièrement à trois points :

L'abdication comme révélateur de la négativité du pouvoir

Abdiquer, c'est « dire que ne pas », comme le souligne la proximité de *abdicare* avec *abnegare* : tous les verbes qui, dans le vocabulaire latin, expriment cet acte, concernent la négation, le fait de renier et la négation de soi, de « tendre au rien ». Le vocabulaire de l'*abdication* est utilisé pour désigner la spiritualité du mépris du monde et du renoncement : « Abdiquer n'est pas seulement se dépouiller d'une charge ou d'une fonction, c'est aussi exercer sur soi une radicale puissance de négation, c'est d'une certaine façon procéder à un acte d'effacement du moi ». Le lien se fait ici avec *Le pur amour de Platon à Lacan*, qui étudiait chez les mystiques ce détachement poussé jusqu'à la perte, une désappropriation qui n'est pas sans évoquer l'expérience de la fin de l'analyse. On peut en effet construire une homologie entre l'abandon absolu à Dieu et le geste de l'abdication. Le même passage à l'extrême s'y indique : la pointe la plus pure de l'amour, sa perfection est aussi son point de disparition. De même l'abdication dévoile l'essence négative du pouvoir absolu, son point de retournement. Le geste de Charles Quint, abandonnant l'empire pour se retirer dans un monastère, vient en écho d'une longue tradition spirituelle qui remonte à l'Ecclésiaste et à Saint Paul — mais il excède la tradition qui le fonde pour poser la question de la force de négativité au cœur du pouvoir, d'un travail du négatif, interne — l'insu du pouvoir — qui le conduirait à s'annihiler, à tendre vers le rien — *nihil*. L'abdication dévoile la vérité du pouvoir absolu dans le processus même de sa dissolution : si la négativité croît avec la grandeur du pouvoir, cette négativité ne serait-elle pas *in fine* le meilleur moyen d'exprimer ce que pourrait être l'absolu du pouvoir ? On retrouve ici le thème, analytiquement fécond, de la puissance fondatrice de la négation et un lien s'indique avec les grands textes de la théologie négative, Angelus Silesius ou Denys l'Aéropagyte. Dans son impensable, l'abdication réfracte la négativité du pouvoir et en révèle l'essence : elle n'en est pas l'envers, mais la vérité même. Dans *Le portrait du roi*, Louis Marin a cette formule, qui cerne bien l'enjeu essentiel de l'abdication : elle conduirait à cette limite de « l'indépassable scission interne de l'absolu » — l'absolu du pouvoir à entendre au sens strict : le lieu où il serait dé-lié.

L'effacement du nom

Jusqu'où va le processus de l'abdication ? Qu'atteint-il en son fond ? Par une lecture saisissante du *Richard II* de Shakespeare, on est conduit à suivre le processus de dissolution, d'effacement volontaire, révélateur de l'essence de l'être roi : contraint d'abdiquer par une révolte, le roi entretient une certaine connivence avec sa déchéance : fasciné par la perte, ne trouve-t-il pas une jouissance à anticiper sa mort ? Non seulement on le voit rejeter les insignes extérieurs du pouvoir — on entend résonner dans le texte shakespearien l'anglais *down* : « *the king has thrown his warder down* » — mais on suit aussi les étapes de la décomposition de l'être roi de Richard. Cette déconstruction ménage un accès à ce qui fait l'essence du pouvoir absolu. De cette chute, où il se dépouille de tous les emblèmes du pouvoir, de son statut sacré pour devenir *un-kinged*, de ce « sacre inversé », l'ultime étape est l'effacement du nom : « je ne sais de quel nom m'appeler », dit-il. Il se trouve alors comme désinscrit, « effacé du livre », par la *damnatio memoriae* qui efface le nom de tous les lieux où il était inscrit comme Moïse est effacé du peuple des élus. Cette vertigineuse descente vers le rien trouve son achèvement dans l'effacement de cette marque, de ce trait qu'est le nom. La perte du nom de roi constitue celui-ci comme être de langage, dit Louis Marin.

Ne trouve-t-on pas là quelque chose qui consonne avec la définition lacanienne du nom propre, lequel « spécifie l'enracinement du sujet² », son « point d'amarre » littéral d'ailleurs (inscrit /désinscrit), « irremplaçable c'est-à-dire qu'il peut manquer, qu'il suggère le niveau du manque, le niveau du trou [...] ce n'est pas en tant qu'individu que je m'appelle Jacques Lacan mais en tant que quelque chose qui peut manquer³ », disait Lacan. Le nom tente d'obturer le trou, rate à le suturer : c'est l'échec de la suture, l'accomplissement du ratage en béance du rien qui viendrait ici comme dernière étape de la désappropriation. Cet ultime mouvement, une métaphore shakespearienne l'évoque : celle d'un « roi de neige qui fond » et qui, après un vacillement ultime de l'image spéculaire — a-t-il encore un visage ? — va briser le miroir pour la détruire. N'est-ce pas le sujet lui-même qui sombre, dans l'ultime étape de l'assomption du manque que ratait à recouvrir le nom ?

Abdication et mélancolie

En ce point de l'analyse, une question se pose : faut-il voir en l'abdication un exemple d'acte mélancolique ? Pour W. Benjamin dans ses *Origines du drame baroque allemand* (1928) où il étudie le *Trauerspiel* — c'est, après Kantorowicz, la deuxième référence organisatrice de la réflexion de Jacques Le Brun — le roi qui pose cet acte de refus absolu n'est pas un héros tragique à vocation messianique ou sacrificielle. S'il devient martyr, c'est sans

² J. Lacan, *L'identification*, séminaire inédit.

³ J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, 6 janvier 1965, séminaire inédit.

message rédempteur : il lui revient de mettre en spectacle la mélancolie inhérente au pouvoir, présente dans toutes ses formes, que porte à son paroxysme le pouvoir absolu. Si pour Benjamin « le prince est le paradigme du mélancolique », c'est qu'il représente le pouvoir de l'homme moderne miné par la négativité de la mélancolie — elle-même habitée par la conscience que l'absolu du pouvoir est inatteignable. La théorie des deux corps du roi se trouve ici minée par le désenchantement et la distance aux rôles toujours présents.

Je ne peux ici qu'introduire des questions : l'abdication viendrait-elle donner un exemple du type de négation à l'œuvre dans la mélancolie ? Peut-on préciser une articulation entre les figures de l'abdication et l'analyse de la mélancolie, telle qu'elle est approchée dans « L'abandon, l'autre nom de la mélancolie freudienne⁴ » ? L'abdication serait-elle projection d'un abandon de soi sur la figure du roi ?

Je terminerai sur ces questions parce que c'est un livre qui tient les questions ouvertes, qui est attentif à l'ambiguïté sans jamais la traiter de façon réductrice ou rassurante et qui, dans sa confrontation à une figure de l'impensable, atteint à une limpidité d'écriture, comme portée par la complexité de l'objet. De « l'intime complexité de la négation⁵ », de son non savoir que Jacques Le Brun continue d'interroger, les analystes n'en ont-ils pas parfois, dans leur pratique, une expérience ?

⁴ C. Dostal-Dias, J. Le Brun, Th. Longé, S. Rabinovitch, « L'abandon, l'autre nom de la mélancolie freudienne », *Essaim*, 2008/1, n° 20, Érès.

⁵ J. Le Brun, « Le non savoir de la négation », Colloque de Neufchâtel, 2009 (Texte communiqué par l'auteur).